

LUCINDA RILEY

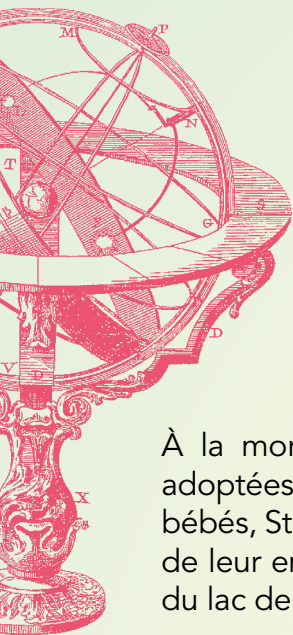
LES SEPT SŒURS

LA SŒUR
DE
L'OMBRE



LA SAGA
PHÉNOMÈNE
20 millions
d'exemplaires
vendus


CHARLESTON



LA SŒUR DE L'OMBRE

À la mort de leur père, énigmatique milliardaire qui les a adoptées aux quatre coins du monde lorsqu'elles étaient bébés, Star d'Aplièse et ses sœurs se retrouvent dans la maison de leur enfance, Atlantis, un magnifique château sur les bords du lac de Genève.

Star, la troisième sœur, est la plus mystérieuse. Toujours dans l'ombre de sa cadette CeCe, c'est en suivant le premier indice que son père lui a laissé pour remonter la piste de son passé qu'elle réussit à s'émanciper. Elle découvre ainsi une librairie de livres anciens à Londres. Embauchée par l'étonnant Orlando, elle ne se doute pas encore que son histoire personnelle va l'entraîner au cœur de la campagne anglaise, sur les traces de Beatrix Potter...

La Sœur de l'ombre est le troisième tome de la série événement *Les Sept Sœurs*, qui a conquis 20 millions de lecteurs dans le monde entier. À travers ces romans au souffle unique, peuplés de personnages inoubliables, liés par les drames et l'amour, Lucinda Riley a affirmé comme jamais auparavant son immense talent, créant un nouveau genre littéraire à part entière.

Déjà cinq tomes parus aux éditions Charleston !

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld.

ISBN : 978-2-36812-514-4



9 782368 125144

19 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Rayon : Littérature étrangère

Photographie : © Arcangel Images.



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Titre original : *The Shadow Sister*

Copyright © Lucinda Riley, 2016

Traduit de l'anglais (Irlande) par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-514-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston),
sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Lucinda Riley

LA SŒUR DE L'OMBRE
STAR

ROMAN

*Traduit de l'anglais
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld*


CHARLESTON

Également disponibles aux éditions Charleston :

Dans la même série :

Les Sept Sœurs – Maia (tome 1)
La Sœur de la tempête – Ally (tome 2)
La Sœur à la perle – CeCe (tome 4)
La Sœur de la Lune – Tiggy (tome 5)

Le Secret d’Helena, 2019
La Lettre d’amour interdite, 2019
L’Ange de Marchmont Hall, 2018
La Jeune Fille sur la falaise, 2018
La Belle Italienne, 2017

Retrouvez toute l’actualité de l’auteurice

fr.lucindariley.co.uk

www.thesevensistersseries.com

www.facebook.com/lucindarileyauthor

www.twitter.com/lucindariley

Pour Flo.

« Mais qu'il y ait des espaces dans votre communion,
Et que les vents du ciel dansent entre vous. »

Khalil Gibran

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

STAR

JUILLET 2007

1

Je me souviendrai toujours de l'endroit où je me trouvais et de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir...

Le stylo toujours suspendu au-dessus de ma feuille de papier, je levai les yeux vers le soleil de juillet – ou, du moins, vers le faible rayon qui avait réussi à se faufiler entre la fenêtre et le mur de briques quelques mètres devant moi. Toutes les fenêtres de notre appartement minuscule proposaient cette vue insipide et, malgré le temps magnifique, cette enceinte rouge bloquait toute lumière. Rien à voir avec ma maison d'enfance, Atlantis, sur la rive du lac Léman.

Je m'aperçus que j'étais assise exactement au même endroit lorsque CeCe avait pénétré dans notre salon misérable pour m'annoncer la mort de Pa Salt.

Je posai mon stylo et allai me servir un verre d'eau. La chaleur était étouffante et je bus avidement en me disant que rien ne m'obligeait à faire ça – à m'imposer la douleur du souvenir. C'était Tiggy, ma petite sœur, qui m'avait suggéré cette idée lorsque je l'avais vue à Atlantis juste après la mort de notre père.

— Star chérie, avait-elle déclaré quand certaines d'entre nous étions allées naviguer sur le lac pour nous distraire de notre chagrin. Je sais qu'il t'est difficile d'exprimer ce que tu ressens. Je sais aussi à quel point tu souffres. Pourquoi ne pas coucher tes pensées sur le papier ?

Dans l'avion du retour, deux semaines plus tôt, j'avais réfléchi à cette suggestion. Et ce matin-là, c'est ce que j'avais entrepris de faire.

Je fixai le mur de briques, songeant ironiquement que c'était la métaphore parfaite de ma vie actuelle, ce qui eut au moins le mérite de me faire sourire. Je retournai alors vers la table en piteux état que notre logeur véreux avait dû récupérer dans un bazar. Je me rassis et repris l'élégant stylo-plume que Pa Salt m'avait offert pour mes vingt et un ans.

— Je ne vais pas commencer par la mort de Pa, déclarai-je à voix haute, je vais commencer par notre arrivée à Londres...

Je sursautai en entendant claquer la porte d'entrée. Ma sœur CeCe était de retour. Tout ce qu'elle faisait était bruyant. Elle semblait incapable de poser une tasse de café sans faire déborder son contenu et trembler la table. Elle n'avait jamais compris non plus qu'il était possible de s'exprimer sans hurler, au point que Ma, inquiète, avait jugé nécessaire de faire contrôler son audition. Mais, bien sûr, CeCe entendait très bien. Tout comme nous nous étions rendu compte que je n'avais aucun problème quand, un an plus tard, Ma m'emmena voir un orthophoniste, préoccupée par mon silence.

— Elle connaît tous les mots, simplement elle préfère ne pas les utiliser, avait expliqué le spécialiste du langage. Elle le fera quand elle sera prête.

À la maison, pour essayer de communiquer avec moi, Ma m'avait alors enseigné les bases de la langue des signes française.

— Comme ça, je pourrai comprendre quand tu as envie ou besoin de quelque chose, sans que tu sois obligée de parler. Pour te donner un exemple, voici ce que je ressens pour toi.

Elle s'était alors montrée du doigt, avait croisé les mains sur son cœur, puis m'avait désignée, moi.

CeCe avait appris rapidement elle aussi et, ensemble, nous avions créé notre propre langue secrète – un mélange de signes officiels et de mots inventés. Nous l'utilisions quand nous voulions parler toutes les deux sans nous faire comprendre des autres et nous nous amusions du regard perplexe de nos sœurs quand, par exemple, je faisais une remarque espiègle dans notre

langue au petit déjeuner et que CeCe et moi partions dans un fou rire.

Avec le recul, je voyais bien que CeCe et moi étions devenues l'antithèse l'une de l'autre en grandissant : moins je parlais, plus elle était bruyante et plus elle s'exprimait à ma place. Et plus elle parlait pour moi, moins j'avais besoin de m'efforcer de le faire. Cette relation avait exagéré nos défauts respectifs. Quand nous étions enfants, entre nos deux aînées et nos deux cadettes, cela n'avait pas grande importance – nous pouvions compter l'une sur l'autre.

L'ennui, c'est qu'aujourd'hui ça en avait, de l'importance...

— Devine quoi ? J'ai trouvé ! s'exclama CeCe en entrant en trombe. Et dans quelques semaines, nous pourrons déménager. Le promoteur doit encore s'occuper de deux ou trois finitions, mais ensuite l'endroit sera incroyable. On étouffe ici, dis donc ! J'ai hâte de changer d'appartement.

CeCe quitta le salon et je l'entendis ouvrir le robinet de la cuisine à fond, sachant que l'eau était sans doute en train d'éclabousser tous les plans de travail que j'avais pris la peine d'esuyer un peu plus tôt.

— Tu veux de l'eau, Sia ?

— Non merci.

Elle continuait d'utiliser le surnom qu'elle me donnait quand nous étions petites, ce qui m'agaçait. Cela venait d'un livre que Pa Salt m'avait offert une année pour Noël, *Anastasia*, l'histoire d'une jeune fille qui vivait dans les bois en Russie et découvrait qu'elle était en fait une princesse.

— Elle te ressemble, Star, avait remarqué CeCe du haut de ses cinq ans tandis que nous regardions les illustrations. Peut-être que *toi aussi* tu es une princesse – tu es assez jolie pour en être une en tout cas, avec tes cheveux dorés et tes yeux bleus. Je vais donc t'appeler « Sia ». Et ça va à merveille avec « Cee » ! « Cee et Sia » les jumelles ! avait-elle conclu en tapant dans ses mains, enchantée.

Plus tard, en apprenant la véritable histoire de la famille royale russe, j'avais compris ce qui était arrivé à Anastasia et aux Romanov. Rien à voir avec un conte de fées.

Et moi-même je n'étais plus une enfant, mais une adulte de vingt-sept ans.

— Tu vas adorer notre nouvel appartement, lança CeCe en s'affalant sur le canapé usé. Nous irons le visiter demain, j'ai pris rendez-vous. Il coûte une petite fortune, mais maintenant je peux me le permettre, d'autant que l'agent m'a dit que la City était dans la tourmente. Les acheteurs ne se bousculent pas au portillon, alors il me propose un bon prix.

Il est temps que je me trouve une vie à moi, pensai-je.

— Tu vas l'acheter ?

— Oui. Si l'endroit te plaît, bien sûr.

J'étais si stupéfaite que je ne savais pas quoi dire.

— Ça va, Sia ? Tu m'as l'air fatiguée. Tu n'as pas bien dormi cette nuit ?

— Non.

Malgré tous mes efforts pour les refouler, les larmes me montèrent aux yeux, alors que je repensais aux longues heures de douloureuse insomnie causées par le chagrin. Mon père chéri était mort et je n'arrivais pas à l'accepter.

— Tu es encore sous le choc, voilà le problème. Cela ne fait que deux semaines, après tout. Tu te sentiras bientôt mieux, je te le promets, surtout quand tu auras vu notre nouvel appartement demain. C'est ce logement sordide qui te déprime. En tout cas, moi, ça me donne le cafard. Est-ce que tu as écrit à ce type pour tes cours de cuisine ?

— Oui.

— Et tu commences quand ?

— La semaine prochaine.

— Parfait. Ça nous laisse le temps de choisir des meubles pour notre nouveau chez-nous. J'ai hâte que tu le découvres, fit CeCe en se levant pour m'étreindre.

* * *

— N'est-ce pas incroyable ?

CeCe ouvrit grand les bras dans l'espace caverneux, sa voix résonnant contre les murs tandis qu'elle se dirigeait vers la baie vitrée.

— Et regarde, ça c'est pour toi, dit-elle en l'ouvrant et en me faisant signe de la suivre sur une longue terrasse donnant sur la Tamise. Tu pourras la remplir avec toutes les plantes et les fleurs qui t'intéressaient tant à Atlantis. La vue n'est-elle pas spectaculaire ? (Elle rentra alors et je lui emboîtai le pas.) Il faut encore équiper la cuisine mais, dès que j'aurai signé, tu auras carte blanche pour choisir la cuisinière, le réfrigérateur et tout ce qui te plaira. Maintenant que tu t'apprêtes à devenir pro, ajouta-t-elle en me faisant un clin d'œil.

— Loin de là, je vais juste suivre quelques cours.

— Mais tu es tellement douée ! Je suis certaine qu'on te proposera un poste quelque part quand on verra de quoi tu es capable. Quoi qu'il en soit, je trouve que c'est parfait pour nous deux, non ? Je pourrai utiliser cette zone pour mon atelier, déclara-t-elle en indiquant l'espace entre le mur et un escalier en colimaçon. La lumière est tout simplement fantastique. Et toi, tu auras ta grande cuisine et ta terrasse. C'est ce que j'ai trouvé qui se rapproche le plus d'Atlantis au centre de Londres.

— Oui, c'est très beau, merci.

Elle débordait d'enthousiasme et, en effet, l'appartement était impressionnant. Toutefois, je ne voulais pas faire éclater sa bulle d'excitation en lui disant la vérité : une vaste boîte en verre dénuée de charme, suspendue en face d'un fleuve trouble, n'avait strictement rien à voir avec Atlantis.

Tandis que CeCe discutait avec l'agent du parquet blond qui allait être posé, je secouai la tête pour éloigner mes pensées négatives. Je savais à quel point j'étais gâtée. Après tout, comparé aux rues de Delhi ou aux bidonvilles que j'avais vus à la périphérie de Phnom Penh, un tout nouvel appartement au cœur de Londres n'était pas vraiment un motif pour se plaindre.

Mais en fait j'aurais préféré une toute petite cabane sommaire, plantée fermement au sol, d'où j'aurais pu accéder directement à un carré de terre.

CeCe parlait à présent d'une télécommande qui permettait d'ouvrir et de fermer les stores des fenêtres, et d'une autre pour les enceintes invisibles à son multicanal. Dans le dos de

l'agent, elle me fit le signe pour « mauvais garçon friqué » et roula des yeux. Je lui répondis par un faible sourire, prise d'un fort sentiment de claustrophobie car je ne pouvais pas ouvrir la porte et *m'enfuir*, tout simplement... Les villes m'étouffaient ; j'étais écrasée par le bruit, les odeurs et la foule. Mais au moins cet appartement-ci était ouvert et aéré, et il y avait le fleuve en contrebas...

— Sia ?

— Excuse-moi, Cee, tu disais ?

— Et si nous montions voir notre chambre ?

Nous gravâmes l'escalier en spirale jusqu'à la chambre que CeCe avait décrété que nous partagerions, bien qu'il y en ait une deuxième. Un frisson me parcourut l'échine à cette idée, malgré la vue qui était absolument spectaculaire de là-haut. Nous inspectâmes ensuite la fabuleuse salle de bains. Je savais que CeCe s'était donné du mal pour trouver quelque chose de charmant qui nous conviendrait à toutes les deux. Cependant, nous n'étions pas mariées. Nous étions *sœurs*.

Après la visite, nous passâmes au-dessus de la Tamise en bus, sur l'Albert Bridge.

— Ce pont porte le nom du mari de la reine Victoria, dis-je par habitude. Et il a son mémorial à Kensington...

CeCe coupa court à mon explication en me faisant le signe « frimeuse ».

— Franchement, Star, ne me dis pas que tu te trimballes encore un guide !

— Si, admis-je, en faisant notre signe pour « intello ».

J'étais passionnée d'histoire.

Nous descendîmes du bus près de notre appartement et CeCe se tourna vers moi.

— Allons dîner au restaurant. Il faut fêter ça !

— Nous n'avons pas d'argent, répondis-je – *ou du moins, pas moi*, pensai-je.

— C'est moi qui t'invite, me rassura ma sœur.

Nous allâmes dans un pub et CeCe commanda une bouteille de bière pour elle et un petit verre de vin pour moi. Aucune de nous ne buvait beaucoup – en particulier CeCe qui tenait

très mal l'alcool. Tandis qu'elle attendait au bar, je songeai à l'apparition mystérieuse et soudaine de l'argent de CeCe. Après la mort de Pa Salt, Georg Hoffman, son avocat, était venu nous voir à Atlantis et avait remis à chacune de nous une enveloppe de la part de notre père. CeCe s'était ensuite rendue à Genève pour voir Georg. Elle l'avait supplié de me laisser assister à leur entretien, mais il avait refusé catégoriquement.

— Je regrette, mais je dois suivre les instructions de mon client. Votre père a insisté pour que chaque réunion que j'ai avec une de ses filles soit individuelle.

J'avais donc attendu à la réception. Quand elle avait émergé de son bureau, elle était à la fois nerveuse et enthousiaste.

— Désolée, Sia, mais j'ai dû signer une clause de confidentialité stupide. Sans doute un autre petit jeu de Pa. Tout ce que je peux te dire, c'est que les nouvelles sont bonnes.

Nous n'avions jamais eu de secrets l'une pour l'autre, jusque-là, et je ne savais toujours pas d'où lui venait tout cet argent. Georg Hoffman nous avait expliqué que nous continuerions de recevoir la petite somme que Pa Salt nous versait tous les mois avant sa mort, mais qu'il pourrait nous donner de l'argent supplémentaire si nécessaire. Peut-être suffisait-il donc d'aller voir l'avocat et de le lui demander, comme CeCe avait dû le faire.

— Santé ! s'exclama CeCe en frappant sa bouteille contre mon verre. À notre nouvelle vie à Londres.

— Et à Pa Salt, ajoutai-je.

— Oui. Tu l'aimais vraiment, hein ?

— Pourquoi, pas toi ?

— Bien sûr que si, beaucoup. Il était... spécial.

Je regardai CeCe se jeter sur son assiette quand notre commande arriva. Même si nous étions toutes deux ses filles, j'avais l'impression d'être la seule à pleurer la mort de Pa.

— Tu crois que nous devrions acheter cet appartement ?

— CeCe, cette décision t'appartient. Ce n'est pas moi qui paye, alors je n'ai pas mon mot à dire.

— Ne dis pas de bêtises, tu sais que ce qui est à moi est à toi, et inversement. Quand tu te décideras enfin à ouvrir l'enveloppe

qu'il t'a laissée, qui sait ce que tu découvriras ! m'encouragea-t-elle.

Elle me harcelait avec ça depuis que nous avons reçu nos lettres. Elle avait ouvert la sienne presque immédiatement, s'attendant à ce que je fasse de même.

— Allez, Sia, ouvre-la donc ! avait-elle insisté.

Mais je n'arrivais tout simplement pas à m'y résoudre, parce que cela signifiait accepter que Pa nous avait quittées. Et je n'étais pas encore prête à le laisser partir.

Quand nous eûmes fini, CeCe paya l'addition et nous rentrâmes à l'appartement. Elle téléphona à sa banque, afin d'effectuer le transfert de l'acompte pour l'achat de notre nouvelle demeure. Puis elle s'installa devant son ordinateur, se plaignant de la connexion Internet fluctuante.

— Viens m'aider à choisir des canapés !

— Je vais prendre un bain, répondis-je avant de m'enfermer dans la salle de bains.

Je me plongeai dans l'eau et écoutai les bruits aquatiques – *comme un fœtus dans le ventre de sa mère*, pensai-je – et décidai que je devais partir avant de devenir folle. Rien de tout cela n'était de la faute de CeCe et je n'avais aucune intention de lui reprocher quoi que ce soit. Je l'adorais. Elle avait toujours été là pour moi, chaque jour de ma vie, mais...

Vingt minutes plus tard, j'avais pris une résolution et rejoignis ma sœur au salon.

— Viens voir les canapés que j'ai trouvés ! Lequel tu préfères ?

— Comme tu veux. La décoration intérieure c'est ton truc, pas le mien.

— Qu'est-ce que tu penses de celui-ci ? Bien sûr, nous devons aller le tester en nous asseyant dessus, parce que la beauté ne suffit pas. Il faut aussi qu'il soit confortable, ajouta-t-elle. Nous pourrions peut-être faire ça demain ?

Je pris une profonde inspiration.

— CeCe, ça t'embêterait si je retournais deux ou trois jours à Atlantis ?

— Si c'est ce que tu veux, Sia, bien sûr que non. Je vais nous chercher un vol.

— En fait, je pensais y aller seule. Je veux dire... Tu es très occupée avec l'appartement et tout ça, et je sais que tu brûles de te lancer dans un tas de projets artistiques.

— C'est vrai, mais deux ou trois jours ne changeront pas grand-chose. Et si c'est ce dont tu as besoin, je comprends.

— Vraiment, dis-je d'une voix ferme, je crois que je préférerais y aller seule.

— Pourquoi ?

CeCe se tourna vers moi, ses yeux en amande arrondis par la surprise.

— Juste parce que... je... j'ai besoin d'être un peu seule. Pour aller m'asseoir dans le jardin que j'ai aidé Pa Salt à arranger et y ouvrir ma lettre.

— Je vois. Bien sûr, alors, fit-elle en haussant les épaules.

Je sentis s'abattre une couche de gel mais, cette fois-ci, je n'allais pas céder.

— Je vais me coucher. J'ai très mal à la tête, annonçai-je.

— Je vais aller te chercher des antidouleurs. Tu veux que je regarde les vols pour toi ?

— J'en ai déjà pris, et oui, ce serait formidable, merci. Bonne nuit.

Je me penchai pour poser un baiser sur ses boucles brunes et brillantes. Comme toujours, elle arborait une coupe courte à la garçonne.

Le lit était dur et étroit, et le matelas mince. Bien que nous ayons eu la chance de grandir dans un environnement très privilégié, nous avons passé les six dernières années à voyager autour du monde et à loger dans des endroits miteux, refusant de demander de l'argent à Pa, même quand nous n'avions plus un centime. CeCe, surtout, avait toujours été trop fière pour s'y résoudre ; j'étais donc d'autant plus surprise de la voir à présent dépenser sans compter, alors que cet argent ne pouvait venir que de lui.

Peut-être pourrais-je demander à Ma si elle en savait davantage, même si je doutais qu'elle me dise quoi que ce soit étant donné sa discrétion légendaire.

— Atlantis, murmurai-je. *La liberté...*

Ce soir-là, je m'endormis presque immédiatement.

2

Christian m’attendait avec le bateau lorsque mon taxi s’arrêta près du ponton du lac Léman. Il m’accueillit de son sourire chaleureux habituel et, pour la première fois, je me demandai quel âge il pouvait avoir. J’étais certaine qu’il était le skipper de notre vedette depuis mon enfance et pourtant, avec ses cheveux bruns, sa peau bronzée et son corps athlétique, il ne paraissait pas avoir plus de trente-cinq ans.

Il démarra et je m’installai confortablement sur la banquette en cuir, à l’arrière du bateau, songeant au personnel d’Atlantis qui semblait ne jamais vieillir. Peut-être la propriété était-elle enchantée, me dis-je en respirant l’air pur et familial, caressée par les rayons du soleil. Peut-être que ceux qui y habitaient avaient reçu le don de la vie éternelle et resteraient là pour toujours.

Tous, à l’exception de Pa Salt...

Il m’était douloureux de penser à la dernière fois que j’étais venue. Mes cinq sœurs et moi – toutes adoptées par Pa Salt aux quatre coins du monde et nommées d’après les Sept Sœurs, la constellation des Pléiades – nous étions retrouvées dans notre maison d’enfance. Il n’y avait même pas eu d’enterrement, aucune cérémonie pour pleurer la perte de notre père ; d’après Ma, il avait insisté pour être enseveli en mer, en privé.

En guise d'adieu, Pa s'était contenté de demander à Georg Hoffman, son avocat suisse, de nous montrer ce qui ressemblait à première vue à un cadran solaire, un objet apparu du jour au lendemain dans son coin préféré du jardin. Georg nous avait expliqué qu'il s'agissait d'une sphère armillaire qui indiquait la position des étoiles. Gravés sur les bandes qui encerclaient le globe doré central, se trouvaient nos prénoms, chacun accompagné de coordonnées révélant l'endroit précis où nous avait trouvées Pa Salt, ainsi que d'une citation grecque.

Maia et Ally, mes deux sœurs aînées, avaient décodé ces informations, nous donnant à chacune la traduction de nos citations et de nos coordonnées respectives. Je n'avais pas encore lu les miennes. Je les avais rangées dans une pochette en plastique, avec la lettre que m'avait adressée Pa Salt avant de nous quitter.

La vedette ralentit et, à travers le voile d'arbres qui la dissimulait, j'aperçus la magnifique demeure où nous avions grandi toutes les six. Elle ressemblait à un château de conte de fées, avec ses murs roses et ses quatre tourelles, les fenêtres étincelant sous le soleil.

Après avoir vu la sphère armillaire et reçu sa lettre, CeCe avait été pressée de partir. Moi non ; j'aurais voulu passer un peu de temps à pleurer Pa Salt dans la maison où il m'avait élevée avec tant d'amour. Deux semaines plus tard, j'étais à présent de retour, cherchant désespérément la force et la solitude nécessaires pour accepter la mort de mon père et pouvoir avancer.

Christian manœuvra le bateau pour l'approcher au plus près de la jetée et attacha les cordes. Il m'aida à descendre et je vis Ma traverser la pelouse pour venir à ma rencontre, comme chaque fois que je revenais à la maison. La voir me fit monter les larmes aux yeux et je me blottis dans ses bras grands ouverts.

— Star, quelle joie de t'avoir avec moi, me dit-elle avec tendresse en reculant pour me regarder. Je ne dirai pas que je te trouve maigrichonne, parce que c'est toujours le cas, fit-elle en souriant, tandis que nous gagnions la maison. Claudia a préparé ton gâteau préféré, du strudel aux pommes, et j'ai mis de l'eau à chauffer. Assieds-toi pour profiter des derniers rayons de soleil, me proposa-t-elle en m'indiquant la table sur la terrasse. Je vais

porter ton sac à l'intérieur et demander à Claudia de sortir le thé et le gâteau.

Je la regardai disparaître dans la maison, puis me retournai vers les jardins abondamment fournis et la pelouse immaculée pour m'imprégner de leur douce atmosphère. Je vis Christian remonter le sentier discret qui conduisait à son appartement, au-dessus de l'abri de la vedette, caché dans une crique derrière les jardins principaux. La machine bien huilée d'Atlantis continuait de fonctionner, même en l'absence de celui qui l'avait fait démarrer.

Ma réapparut, suivie de Claudia qui portait un plateau. Je souris à cette dernière, sachant qu'elle parlait encore plus rarement que moi et n'aurait jamais entamé une conversation.

— Bonjour Claudia, comment ça va ?

— Très bien, merci, répondit-elle de son gros accent allemand.

Nous étions toutes les six bilingues, Pa ayant insisté pour que nous parlions à la fois anglais et français dès le berceau. Nous ne parlions qu'anglais avec Claudia, et Ma était française jusqu'au bout des ongles. Cela se voyait dans sa tenue simple mais toujours impeccable, constituée d'une jupe et d'un chemisier en soie, les cheveux invariablement noués en un chignon. À leur contact à toutes les deux, nous avons donc développé la capacité à passer d'une langue à l'autre sans difficulté.

— Je vois que tu n'es pas encore allée chez le coiffeur, glissa Ma dans un sourire, en désignant ma longue frange blonde. Comment vas-tu, ma chérie ? me demanda-t-elle en versant le thé pendant que Claudia se retirait.

— Ça va.

— Je sais bien que non. Aucune de nous, d'ailleurs. Comment le pourrions-nous, si peu de temps après ce drame ?

— En effet.

Elle me passa ma tasse et j'y ajoutai du lait et trois cuillerées de sucre. Mes sœurs avaient beau railler ma minceur, j'étais très gourmande et ne me refusais rien.

— Comment va CeCe ?

— Elle dit qu'elle va bien, mais je ne suis pas certaine que ce soit vrai.

— Le chagrin nous touche tous de façon différente. Et souvent, il est moteur de changement. Savais-tu que Maia était partie pour le Brésil ?

— Oui, elle nous a envoyé un e-mail il y a quelques jours, à CeCe et moi. Connais-tu la raison de ce voyage ?

— J'imagine que cela a à voir avec la lettre que votre père lui a laissée. Mais quel qu'en soit le motif, je suis contente pour elle. Cela aurait été horrible qu'elle reste seule ici à se morfondre. Elle est trop jeune pour se cacher. Après tout, tu ne sais que trop bien combien voyager élargit nos horizons.

— C'est vrai. Mais j'ai assez vagabondé.

— Ah oui ?

Je hochai la tête, sentant soudain le poids de la conversation sur mes épaules. En temps normal, CeCe aurait été près de moi pour parler en notre nom à toutes les deux. Mais Ma garda le silence, alors je dus poursuivre par moi-même.

— J'ai vu bien assez de choses.

— J'en suis certaine, répondit Ma en riant doucement. Y a-t-il ne serait-ce qu'un seul endroit que vous n'avez pas exploré CeCe et toi ces cinq dernières années ?

— L'Australie et l'Amazonie.

— Et pourquoi cela ?

— CeCe a une peur bleue des araignées.

— Bien sûr ! s'exclama Ma en tapant dans ses mains, ses souvenirs refaisant surface. Et pourtant, petite fille, elle ne semblait avoir peur de rien. Rappelle-toi comment elle choisissait toujours les rochers les plus hauts pour se jeter dans la mer.

— Ou pour les escalader, ajoutai-je.

— Et tu te souviens qu'elle retenait sa respiration si longtemps sous l'eau que j'avais souvent peur qu'elle se noie ?

— Oh que oui, répondis-je sombrement.

Elle avait essayé de m'entraîner dans ses sports extrêmes, mais voilà une chose que j'avais toujours refusée. Lors de nos voyages en Asie, elle avait passé des heures à faire de la plongée ou à tenter d'escalader les vertigineux volcans de la Thaïlande et du Vietnam. Mais qu'elle soit sous l'eau ou en altitude, je l'attendais tranquillement avec un livre, allongée sur le sable.

— Elle a toujours été un esprit libre, soupira Ma. Si courageuse... Et puis un jour – elle avait sept ans il me semble –, je l'ai entendue hurler et j'ai cru qu'il lui était arrivé quelque chose de grave. Mais non, il y avait juste une araignée de la taille d'une pièce de vingt centimes au plafond, dans sa chambre. Qui l'eût cru ? fit-elle en secouant la tête.

— Elle a aussi peur du noir.

— Ah tiens, je n'étais pas au courant.

Le regard de Ma s'assombrit et j'eus comme l'impression d'avoir insulté ses talents maternels – cette femme que Pa Salt avait engagée pour s'occuper des bébés qu'il avait adoptés, puis des enfants et des jeunes filles que nous étions devenues ; celle qui nous avait tenu lieu de mère, de parents, lorsque Pa voyageait à l'étranger. Elle n'avait de lien biologique avec aucune d'entre nous. Et pourtant, nous lui étions toutes tendrement attachées.

— Elle a honte d'avouer qu'elle fait souvent des cauchemars.

— C'est donc pour cette raison que tu t'es installée dans sa chambre ? demanda-t-elle. Et pour cela que tu m'as réclamé peu après une veilleuse ?

— Oui.

— Je pensais que c'était pour toi, Star. Cela prouve que l'on ne connaît jamais ceux qu'on a élevés aussi bien qu'on le croit... Bon, et Londres alors ?

— Ça me plaît, mais nous n'y sommes que depuis peu. Et puis...

Je poussai un soupir, incapable d'exprimer ma douleur.

— Tu dois faire ton deuil, finit Ma pour moi. Et tu as peut-être l'impression de ne pas pouvoir profiter de l'endroit où tu es ces temps-ci, quel qu'il soit.

— Exactement, néanmoins je voulais venir ici.

— Et c'est un plaisir de t'avoir, chérie. Rien que pour moi. Cela ne s'est pas produit souvent.

— En effet.

— Souhaites-tu changer cette situation, Star ?

— Je... oui.

— C'est une évolution naturelle. CeCe et toi n'êtes plus des enfants. Cela ne vous empêche pas de rester proches toutes

les deux, mais il est important que vous meniez chacune votre propre vie. Je suis certaine que CeCe ressent la même chose.

— Non, justement pas. Elle a besoin de moi. Je ne peux pas l'abandonner.

Je laissai soudain éclater toute ma frustration, mes craintes et ma colère envers moi-même et cette situation. Malgré ma retenue habituelle, je ne parvins pas à contenir l'immense sanglot qui s'élevait du fond de mon âme.

— Oh, ma chérie, me glissa doucement Ma en venant s'agenouiller devant moi pour me prendre les mains, tandis qu'un nuage masquait le soleil. Tu n'as aucune honte à avoir. Cela fait parfois du bien de se laisser aller.

Et c'est ce que je fis. Ce n'était pas vraiment des pleurs, plutôt des gémissements, déversant un torrent de mots et de sentiments trop longtemps enfermés.

— Désolée, désolée, marmonnai-je quand Ma sortit un paquet de mouchoirs de sa poche pour éponger le raz-de-marée de mes larmes. Je suis juste... bouleversée pour Pa...

— C'est normal, et tu n'as aucune raison de t'excuser, me rassura-t-elle alors que je me reprenais peu à peu, me sentant aussi vidée qu'une voiture au réservoir d'essence complètement à sec. Je me suis souvent inquiétée que tu gardes trop de choses. Me voilà donc rassurée, sourit-elle. Maintenant, si tu montais te reposer un moment dans ta chambre avant le dîner ?

Je la suivis à l'intérieur. La maison avait une odeur si particulière, une odeur que j'avais souvent essayé de décomposer afin de la recréer dans mes logements successifs – une touche de citron, de bois de cèdre, de gâteaux à peine sortis du four... mais, bien sûr, elle était plus que la somme de ces composantes, elle était unique, propre à Atlantis.

— Veux-tu que je t'accompagne ? me demanda Ma quand je pris le chemin des escaliers.

— Non, ça va aller.

— Nous discuterons encore tout à l'heure, ma chérie, mais si tu as besoin de moi, tu sais où me trouver.

J'arrivai au dernier étage de la maison où nous avions toutes les six nos chambres. Ma y avait elle aussi une suite,

avec sa salle de bains et son petit salon. La chambre que je partageais avec CeCe se trouvait entre celle d'Ally et celle de Tiggy. J'ouvris la porte et souris face à la couleur de trois des murs. À quinze ans, CeCe avait traversé une phase gothique et avait alors voulu les peindre en noir. Je m'y étais opposée et lui avais suggéré le violet, comme compromis. Elle avait ensuite insisté pour décorer elle-même le quatrième mur, à côté de son lit.

Après avoir passé toute une journée enfermée dans notre chambre, une CeCe au regard vitreux avait émergé peu avant minuit.

— Tu peux voir maintenant, avait-elle déclaré en m'entraînant dans la pièce.

J'avais contemplé le mur, frappée par l'éclat des couleurs : un fond bleu nuit d'une grande beauté, entrecoupé de touches plus claires de céruléen et, au centre, un amas flamboyant d'étoiles dorées. J'en avais immédiatement reconnu la forme – CeCe avait peint les Sept Sœurs des Pléiades... nous.

En regardant plus attentivement, je m'étais aperçue que chaque étoile était constituée de petits points précis, comme des atomes combinés pour donner vie à l'ensemble.

Depuis, j'avais eu le loisir d'observer le mur de mon lit et continuais de trouver de nouveaux petits détails que je n'avais encore jamais remarqués. Toutefois, malgré les compliments enthousiastes de Pa et de nos autres sœurs, CeCe n'avait plus rien peint de ce style.

Face à la fresque, douze ans plus tard, j'estimais toujours que c'était la plus belle œuvre d'art de ma sœur.

Voyant que mon sac de voyage avait déjà été ouvert et que les quelques vêtements que j'avais apportés avaient été soigneusement pliés sur la chaise, je m'assis sur mon lit, soudain mal à l'aise. Il n'y avait pratiquement rien de « moi » dans cette chambre. Et je ne pouvais en vouloir qu'à moi-même.

Je m'approchai de ma commode, ouvris le dernier tiroir et sortis la vieille boîte à biscuits où j'avais rangé mes trésors. Je me rassis sur le lit et en sortis une enveloppe. Après avoir passé dix-sept ans dans une boîte en métal, elle était abîmée, mais

douce sous mes doigts. J'en extirpai le contenu, une carte en vélin épais où était toujours attachée une fleur séchée.

*Tu vois, ma chérie, nous avons réussi à la faire pousser après tout.
Ton Pa qui t'aime*

J'effleurai les pétales délicats – très fins et presque transparents, mais encore cernés du bordeaux éclatant qui avait sublimé la toute première floraison de notre plante, dans le jardin que j'avais aidé Pa à créer pendant les vacances scolaires.

Pour cette entreprise, j'avais dû me lever tôt, bien avant CeCe. Elle se réveillait tard en général, surtout quand elle avait fait des cauchemars – qui se produisaient en général entre deux et quatre heures du matin – et ne remarquait donc jamais mes absences matinales. Pa me retrouvait au jardin, aussi frais que s'il était debout depuis des heures, ce qui était peut-être le cas. Quant à moi, j'étais encore un peu endormie, mais excitée de découvrir ce qu'il avait à me montrer, quoi que ce soit.

Parfois, il s'agissait simplement de quelques graines dans sa main ; d'autres fois, d'une jeune plante délicate qu'il avait rapportée de l'un de ses voyages. Nous nous asseyions sous la tonnelle couverte de roses, munis de l'énorme et très ancienne encyclopédie botanique de Pa, et il tournait les pages de ses mains puissantes et bronzées jusqu'à ce que nous trouvions la provenance de notre trésor. Après nous être renseignés sur son habitat naturel, sur ses goûts et ses aversions, nous arpentions le jardin à la recherche de l'endroit idéal pour le planter.

En réalité, songeais-je à présent, il suggérait un emplacement et je le suivais. Mais je n'avais jamais eu cette impression. J'avais toujours eu le sentiment que mon opinion comptait.

Je pensais souvent à la parabole de la Bible qu'il m'avait un jour racontée, tandis que nous étions à l'œuvre : qu'il fallait prendre soin de chaque créature dès le début de sa vie. Ainsi, elle grandirait, se fortifierait et durerait des années.

— Tu sais, les hommes sont comme des graines, m'avait-il glissé en souriant un jour que j'utilisais mon arrosoir d'enfant et qu'il se frottait les mains pour les débarrasser de la tourbe au

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La sœur de l'ombre

Lucinda Riley



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON